

La Thiérache, Jean RICHEPIN et les tsiganes

Un nom de terroir, la Thiérache, un nom d'écrivain, Jean Richepin, les noms d'un groupe humain auquel j'ai consacré une grande part de mes études et de mon attention, les Tsiganes ou Bohémiens, — ce sont ces noms qui se retrouveront dans la présente étude.

Sur les chemins de France, parmi les itinérants, on rencontrait jadis les Thiérachiens. C'étaient des rouliers au long terme. Coiffés de bonnets de laine, vêtus de longues blouses bleues, ils s'en allaient, en belle saison, avec leurs voitures, depuis la Picardie jusque dans la vallée du Rhône. Des lettres patentes du 3 mars 1787 leur avaient confirmé « la faculté de faire paître leurs chevaux et bœufs dans les communes, prés fauchés, bruyères, chaumes, friches, bordures des bois, forêts et grands chemins ». Ils transportaient dans leurs chariots de la boissellerie et de la vannerie.

Au XIX^e siècle, on pouvait confondre les Thiérachiens avec des bohémiens. Francisque Michel, dans son *Histoire des races maudites de France et d'Espagne*, en 1847, décrivait un campement de thiérachiens dans la Brie :

« Ils vivent à la manière des bohémiens. Le jour, ils travaillent à gages ; la nuit venue, ils couchent à l'abri de leurs charrettes et lâchent leurs chevaux dans la prairie sous la garde de l'un d'eux. A la moindre alerte, un coup de siflet se fait entendre, tous les chevaux se rassemblent et les thiérachiens décampent en un clin d'œil ». Les thiérachiens, jadis, nous l'avons vu, transportaient de la vannerie. La vannerie était une des industries majeures de la Thiérache, dont le sol se prête à la culture de l'osier. Il a été dit, sans aucune preuve, que la vannerie avait été introduite dans le pays par des Bohémiens qui auraient appris cette technique aux habitants. Ce serait plutôt le contraire. La vannerie apparaît vers 1650, remplaçant le tissage, autrefois prospère, et alors en crise. Les archives de certaines communes mentionnent des « ouvriers en osier », des « ouvriers en paniers », des « marchands de paniers ».

Le romancier et poète Jean RICHEPIN se plaisait à se proclamer le descendant d'anciens nomades qui auraient fait souche en Thiérache. Mais Maurice BARRÈS, lorsqu'il le reçut à l'Académie française, lui montra qu'il n'était pas dupe de cette légende, et qu'au reste RICHEPIN ne serait pas « le premier à avoir senti l'utilité d'une biographie imaginaire » : « Vous êtes allé jusqu'à vous persuader que tout ce bohémianisme était dans votre sang... Quand vous voyez passer une caravane de têtes bistrées et crépues, qui mènent un ours à la foire, vous baissez le front avec la mélancolie d'un noble déchu ». Et BARRÈS d'ajouter : « Toute votre parenté paternelle et maternelle vivait sur la terre de Thiérache. Un de vos oncles ensemençait ses champs lui-même, disant que lui seul savait ce que chaque sillon pouvait rendre... Vous êtes bien un homme du terroir français.



Richepin posant avec une famille bohémienne pour les peintres de Barbizon Phot. Bil. Nat. Paris Figaro illustré (Fol L c 13 - 9 ter) T.1 1890-1891 p. 6

Quand vous disiez descendre de Romaniches établis en Thiérache, vous présentiez à votre manière ce que la critique s'accorde à vous reconnaître, qu'il y a du bohémianisme dans votre cœur... La postérité recueillera cette légende».

En effet, RICHEPIN était, par ses origines, un terrien.

L'on ne relève guère, dans les archives locales, de personnes de ce nom, qui ne sont pas des cultivateurs ou des forestiers, citons Nicolas RICHEPIN, clerc, mentionné à Wimpy-en-Thiérarche en 1688, Dom Nicole RICHEPIN, prêtre-religieux-profès de l'abbaye de Saint-Michel et curé d'Hirson ; soixante ans plus tard, Jean-Hubert RICHEPIN, notaire royal à Berriex. Le patronyme est surtout porté par des gens attachés à la glèbe ou à la forêt. A Mondrepuis, Claude RICHEPIN est sergent et garde du Franc-Bois, Pierre-Nicolas RICHEPIN est un garde-bois de l'abbaye de Bucilly. A Ohis-en-Thiérarche, Étienne RICHEPIN est manouvrier et pâtre ; marié à Marie-Jeanne BLAVIER, il a deux fils : François et Jean-Louis.

Et voici, dans cette même bourgade, et dans la bourgade voisine de Wimpy, les ascendants directs de l'écrivain. Au milieu des XVIII^e siècle, Nicolas RICHEPIN, époux de Marie BOHAIN, est laboureur à Wimpy. Son fils, également prénommé Nicolas, également laboureur, se fixe à Ohis où il a épousé, le 18 février 1778, Marie-Anne DENNIS, fille d'un marchand de moutons. Il a pour fils Denis-Auguste RICHEPIN, fermier. Celui-ci (né et mort à Ohis, 22 août 1791 — 8 janvier 1872) épouse à Sommeron, Aisne, Julie-Amélie GRICOURT. Il en a trois fils : Jules-Auguste, Auguste-Adolphe et Émile-Xavier. Tous trois sont nés à Ohis. Le troisième y épouse Justine-Octavie, Malvina de CATILLON (Jean RICHEPIN donnera ce nom de CATILLON à des personnages d'Ohis, dans son roman de MIARKA).

L'ainé (le père de l'écrivain), Jules-Auguste RICHEPIN, né à Ohis le 13 août 1816, fut le premier membre de sa famille à abandonner labourage et pâturage et à s'éloigner de la terre ancestrale. Médecin militaire, il servit dans l'infanterie de ligne, les chasseurs à pied, les voltigeurs de la garde impériale, l'artillerie montée ; il prit part à la campagne d'Orient (où il fut blessé, lors de l'explosion d'une poudrière, devant Sébastopol) à la campagne d'Italie, à la guerre contre l'Allemagne : retraité en 1874, avec la rosette de la Légion d'honneur, il s'installa à la Fère, dans l'Aisne, il y exerça la médecine, et il y mourut, le 20 décembre 1888. Il avait épousé, le 27 novembre 1856, Rose-Pauline BESCHEPOIX, fille d'un serrurier à Dreux.

Son fils Auguste-Jules, connu comme écrivain sous le nom de Jean RICHEPIN, né le 14 février 1849, à Médéa en Algérie, passa ses années d'enfance dans les garnisons paternelles, du sud au nord de la France, en Provence, en Dauphiné, à Lyon, au camp de Châlons, à Paris, à Douai. Il y menait presque la vie d'un enfant de troupe, apprenait à jouer du tambour.

Ces errances, plus tard, il eut plaisir à se les rappeler dans ses *interludes* :

Mon enfance nomade et libre fut fleurie d'aventures sans nombre au gré des garnisons. Et la grand'route est ma véritable patrie.

Il aimait aussi évoquer les longs cheminements à travers la France de son grand-père paternel, le serrurier Michel BESCHEPOIX, qui avait été compagnon du Devoir. Se cherchant de plus lointains ancêtres itinérants, il prétendait avoir découvert dans les Archives, au début du XVI^e siècle un RICHEPIN « d'erratique extrace, violonneux ménétrier ».

Et comme encore cela ne lui suffisait pas, il inventa (suivant les termes d'Émile MALE) une curieuse « théorie ethnographique » en se proclamant touranien.

Car il divisait l'humanité en deux races.

Les Touraniens nomades et les « Aryas » sédentaires, fondateurs des civilisations et des religions. Ne sachant pas que les Tsiganes étaient des Ariens, RICHEPIN affectait le mépris des Aryas et se proclamait descendant des Touraniens, originaires des hauts plateaux d'Asie centrale.

Oui, ce sont mes aïeux à moi. Car j'ai beau vivre

En France, je ne suis ni latin ni gaulois.

J'ai les os fins, la peau jaune, des yeux de cuivre,

Un torse d'écuyer et le mépris des lois.

Oui, je suis leur bâtard ! Leur sang bout dans mes veines.

Leur sang qui m'a donné cet esprit mécréant.

Cet amour du grand air et des courses lointaines.

L'horreur de l'idéal et la soif du néant.

Tous les nomades, tous les itinérants plaisaient à RICHEPIN. Ainsi les chemineaux (le mot apparaît en 1853). C'étaient des vagabonds errant isolément dans les campagnes, vivant surtout de mendicité, rendant parfois de menus services. Ils passaient pour être les auteurs de signes conventionnels marqués à la craie sur les façades des maisons, signalant aux confrères que dans telle demeure, on pouvait recevoir l'aumône, que dans telle autre on était mal accueilli, que les habitants étaient riches ou avares, ou trop pauvres, qu'il fallait se montrer devôt en sonnant à la porte, que la ville était dangereuse pour les nomades, et la police sévère.

L'on a attribué de semblables signes pictographiques aux Tsiganes. En réalité, ceux-ci n'auraient que des signaux itinéraires, ou signes de piste (en langue tsigane, *Patrin*, ce qui veut dire feuille), pour indiquer la direction à suivre, à un convoi devant en rejoindre un autre, au moyen de rameaux brisés, de chiffons de couleur, placés aux carrefours.

Dans la *Chanson des gueux*, en 1876, RICHEPIN campe un chemineau assez satisfait de son sort :

Ce vieux, poilu comme un lapin.

Qui s'en va mendiant son pain.

Clopin-Clopant, clopant-clopin.

Il mourra en se souvenant :

*Que le hasard avait grand soin
De lui garder toujours un coin
Bien chaud dans les meules de foin
Qu'il avalait à pleine tasse
Le vin frais, si doux quand il passe,
Et la bonne soupe bien grasse.*

Dans *le Chemineau*, un drame lyrique représenté pour la première fois à l'Opéra-Comique en 1907, le héros chante sans cesse. Il donne un coup de main aux moissonneurs ; il cajole la fille de ferme. Quand il reparait au bout de vingt ans, on le garderait volontiers. Il paraît tenté, mais il se reprend :

*Moi, je suis un grenipille,
Hors la loi, hors la famille,
un gueux qui doit mourir tout seul,
Sans baiser et sans absoute,
Et drapé pour tout linceul
Dans le vent de la grand-route.*

Mais ce sont surtout les Bohémiens qui attirent Jean RICHEPIN.

Peu après la guerre de 1870, où il a servi, non dans une armée régulière, mais aux francs-tireurs de BOURBAKI, peu après sa sortie de l'École normale, renonçant aux carrières professorales, incapable de se fixer, il se fait, le long des routes, des compagnons de hasard, des lutteurs, des dompteurs, des acrobates.

Dans un article du *Figaro illustré*, en 1890, repris dans un chapitre de *Truandailles* en 1891, il raconte comment, à la Foire au pain d'épices il fit la connaissance d'une famille de ROMANICHELS, dont le chef s'appelait RASPONI. Merveilleuse occasion pour lui, très bohème de tempérament, de se familiariser avec de vrais Bohêmes. Durant trois semaines, il accompagna la famille, à petites étapes, depuis Paris, jusqu'aux alentours de Fontainebleau. Il passait ses nuits dans des auberges, et rejoignait ses nouveaux amis durant la journée, ne manquant pas « de fournir son écot à la popote ambulante ». Popote qu'il n'appréciait pas toujours : ainsi « une terrible ratatouille cuisinée par la sorcière, une sorte de pilaw, diaboliquement épicée ».

Des peintres de Barbizon furent enchantés de prendre tous ces gens pour modèles (y compris RICHEPIN qui avait, disait-on, « l'air le plus bohémien de la troupe ») moyennant dix sous par personne et par jour. Mais RICHEPIN se lassa de ce rôle, d'autant que les peintres venaient de plus en plus nombreux. Il se querella violemment avec le chef. Les deux hommes en vinrent aux mains. Laissant son adversaire, le visage ensanglanté, RICHEPIN s'éloigna. La jeune belle-sœur du chef, MAKIDZA, le rejoignit, lui demanda de l'épouser. « Mon amour des Romanichels, écrira-t-il dix-huit ans plus

tard, n'allait pas jusque-là. Je partis pour Paris, le lendemain, tout seul. Et de mon aventure, il ne me resta qu'un très curieux et très exquis souvenir, et la joie de retrouver assez souvent, encore aujourd'hui, mon portrait dans des tableaux intitulés *Halte de Bohémiens* ».

L'aventure eut pour épilogues le roman célèbre de *MIARKA, la fille à l'ourse*, et une pièce de théâtre jouée en 1900, *La gitane*. Le roman fut publié pour la première fois en 1893 et souvent réédité. MIARKA est une Tsigane et non pas, comme d'autres héroïnes de romans, comme PRÉCIOSA ou ESMÉRALDA, une fille volée par des Tsiganes et retrouvée un beau jour dans des circonstances extraordinaires.

Avec ce roman, nous voici de nouveau en Thiérache, « humide région de bois, de sources et de marécages, voisine de la Belgique et peu gâtée par le soleil ».

Les Bohémiens, que l'on désigne dans le patois local sous les noms de « merlifiches » ou de « merligodgiers » y viennent souvent, — et surtout dans la petite vallée des sources de l'Oise, « sur la grand-route qui porte à ses flancs les deux villages d'Ohis et de Wimys ». Sauf les enfants, qui n'ont pas peur et que divertit le spectacle de l'ours bateleur et de la forge en plein vent, les gens détestent ces nomades « qui passent pour jeteurs de sorts, empoisonneurs peut-être, et surtout voleurs de poules ». Non seulement les paysans, mais aussi les vanniers. Or, d'après RICHEPIN, les vanniers seraient les descendants de nomades qui se seraient fixés jadis. « Ils en ont gardé les goûts de travail artistique, la passion des cantilènes, l'horreur de la culture, la peau basanée et le poil noir ».

L'histoire commence de façon tragique. Arrive dans le village d'Ohis une roulotte cahotante tirée par un cheval poussif, avec une femme âgée, « la Vougne », à la figure sinistre, un cadavre, celui de son fils Tiarko, la femme de ce Tiarko qui meurt après avoir donné le jour à une fille qu'on appellera MIARKA. Il y a encore une ourse, POUZZLI, et son ourson. La Vougne ne se soucie nullement de sa bru, qu'elle n'a jamais aimée et qu'elle ne regrette pas : ce n'était pas une Bohémienne de naissance, et son mariage avait valu à son mari d'être chassé de la tribu dont il était le chef.

Mais il faut que ce Tiarko, dans son cercueil, soit vêtu de son ancien costume de chef, avec un manteau rouge, un bonnet d'astrakan cocardé d'une aigrette de plumes de héron. La courte bière convient « à un Bohémien qu'on doit enterrer en lui ployant les jarrets, afin de figurer la marche incessante qui a caractérisé sa vie et qui est l'orgueil de sa race ».

A l'ourse Pouzzli, la Vougne arrache l'ourson ; la petite fille sera nourrie de son lait. D'où le nom qui lui sera donné : Miarka, la fille à l'ourse.

Le cheval, à bout de souffle, s'écroule. Il faut demeurer dans un village, mi-hostile, mi-hospitalier.

Plus que les multiples épisodes de cette histoire, ce qui paraît le plus intéressant, c'est la psychologie de la Vougne, l'aïeule indomptable. Elle veut que sa petite-fille soit une parfaite Tsigane. Elle lui

enseigne la langue et les costumes de sa race. Elle lui apprend sa destinée : épouser un roi des Tsiganes. Et pour la soustraire aux influences du monde des « gadjé », des non-Tsiganes, elle décide de quitter le village, après avoir brûlé l'inutile roulotte et la remise qui l'abritait. Elle donne à Miarka une étrange et dure leçon d'ingratitude à l'égard des gens du village et même ceux qui se sont montrés les plus compréhensifs et les plus charitables :

« Que ce feu dévore tes souvenirs, Miarka. Et quant aux gens, bons ou mauvais, dis-toi que c'étaient des étrangers ennemis. Tu as vécu chez eux comme l'oiseau vit en cage. Aujourd'hui, la porte s'ouvre, l'oiseau s'enfuit. Crois-tu qu'il regrette ceux qui le nourrissaient ? Non pas. Il leur garde rancune, et s'il les rencontre au bois, et s'il a du cœur, il leur crèvera les yeux... Entends-tu, ma fille, voilà la vérité, voilà la sagesse, et, si ton esprit obscur ne le savait pas, qu'elle s'éclaire à cette flamme de là-bas, à cette flamme de vengeance. Elle t'apprendra que les Romani ne doivent pas de reconnaissance aux races étrangères et ne respectent aucun des pays qu'ils traversent... Elle t'apprendra qu'on les hait et qu'ils haïssent. Ils sont nés pour détruire, non pour conserver... Tu seras reine, Miarka, et il faut te faire un cœur féroce pour tout le monde, excepté pour celui que tu aimeras ».

La Vougne reprend la route, à pied, cette fois, d'un pas allègre, toute ragaillardie après quinze années de vie sédentaire, « se rappelant les folles étapes de sa jeunesse ». Mais elle a trop présumé de ses forces. Après quelques journées de marche à travers la Champagne pouilleuse dans la tristesse de novembre, sous la pluie froide, elle succombe. Elle meurt en plein air, comme elle l'avait voulu. Elle est inhumée dans un trou profond, creusé dans la craie au bord du chemin, comme elle l'avait exigé.

MIARKA revient au village, dans l'attente d'un destin auquel elle n'ose plus croire, alanguie dans un morne abattement, avec la perspective de vieillir dans une maison, sous un toit étranger.

Enfin la prédiction de l'aïeule, confirmée par les tarots, va se réaliser. Un jour de printemps, une longue rumeur vient du pays d'Hirson avec la sonorité argentine de clochettes sans nombre. Un immense cortège de roulottes s'approche du village, en bon ordre, presque comme un régiment. Toute une tribu en marche : cinquante voitures, cinq cents personnes, une cinquantaine d'ours. Dans la voiture de tête, un jeune roi, le roi des Romani, somptueux, vêtu de rouge et d'or.

MIARKA a compris. Cependant, malgré les conseils d'ingratitude qu'elle avait reçus de son aïeule, elle ne s'arrache pas sans un peu de chagrin à ce lieu où, somme toute, elle a été une enfant heureuse. Elle fait en hâte ses adieux, et revêtue de la robe de mariage de sa grand-mère, les cheveux dénoués, suivie de son ourse Pouzzli, elle s'en va au devant de la caravane, dansant, chantant, et jouant de la guzla. Elle sera reine.

Cependant, à la demande de MIARKA, le mariage n'aura pas lieu, le soir même, au bord du village, mais plus loin, sur une route inconnue. Car ce pays, la Fille à l'ourse s'y sent retenue par trop d'at-

taches. « Malgré son sang romanè, ne le chérissait-elle pas comme une patrie ? Et cela n'était-il pas un crime qui lui porterait malheur ? Cœur de reine, cœur de diamant ! Elle ne devait pas ajouter un souvenir, et le meilleur, à tous les souvenirs qui déjà la liaient ici ».

Ce qui paraît le thème essentiel du roman, c'est celui du conflit entre deux races, la nomade et la sédentaire, le mépris du nomade pour le sédentaire qui n'est qu'une personne à exploiter. C'est l'affront que représente pour une famille tsigane l'alliance avec quelque non-Tsigane. Tiarko pour avoir épousé une gadji, est proscrit par les siens. La bande de Romanichels avec laquelle RICHEPIN avait vécu jadis dans la forêt de Fontainebleau, offre (suivant l'expression de BARRÈS) « cette complication attrayante d'être eux-mêmes des « Ragni », des proscrits ».

Ceci est parfois vrai, et la véhémence diatribe de la Vougne, avec ses conseils d'ingratitude, aurait encore des échos aujourd'hui. Mais ce n'est pas, loin de là, une loi générale du peuple rom. Il a toujours existé des exemples de compréhension réciproque, et l'auteur de cette étude croit pouvoir en témoigner personnellement, d'amitié.

Bien sûr, il ne faut pas lire *MIARKA, la fille à l'ourse* comme un ouvrage d'érudition. Les tsganalogueues y trouveraient plus d'un détail discutable ou même invraisemblable, comme l'existence d'un roi des Romani (les royautés tsganes sont du domaine mythique), comme le protocole des vêtements d'apparat : le manteau rouge des ducs, le manteau blanc des rois, comme les quatre livres mystérieux que détient la Vougne et qu'elle apprend à déchiffrer à sa petite-fille : le livre des chansons, le livre du passé, le livre de l'avenir, le livre des merveilles. Ce dernier livre était un compendium de magie, hérité de la science des Chaldéens, mêlé à une astronomie, une astrologie, une alchimie : « cela pêle-mêle avec des recettes pharmaceutiques et des formules de sortilège ».

Ces livres, un érudit local avait réussi à les soustraire pour quelques jours, mais avait essayé vainement d'en découvrir le secret. Ces livres, *MIARKA* les apporte au roi des Romani, qui les croyait perdus à jamais. Or les tsganes n'ont qu'une littérature orale : ils n'ont jamais eu de livres sacrés, de lois écrites dans leur langue ou dans une autre langue ; au reste, dans leur grande majorité, ils ne savent ni lire ni écrire.

RICHEPIN n'est pas le premier écrivain à supposer que les Tsiganes pouvaient avoir des livres dans leur langue. Mérimée, un des rares auteurs romantiques à rechercher toutes les occasions de rencontrer des Tsiganes, et d'avoir une teinture de leurs différents dialectes, avait ouï parler « d'une vieille sorcière qui (dans les Vosges), détenait un manuscrit en langue romani ». Il fit le voyage, guidé par le peintre Charles-Laurent MARECHAL, qui prenait souvent des Manouches pour modèles. Sans résultat. « Je n'ai pas trouvé de manuscrit, écrit-il, mais de fort curieuses gens, ayant d'admirables figures. Je leur ai parlé dans le dialecte espagnol, ils m'ont répondu dans le dialecte allemand, et comme dit Epistémon, j'ai failli comprendre ».

Revenons à RICHEPIN, qui ne paraît pas avoir appris à parler romanès. Les mots qui, dans le roman, sont censés être des mots tsi-ganes ne figurent pas dans les dictionnaires des divers dialectes de la langue romani. A part l'expression *Romani tchavé*, les Fils tsi-ganes. RICHEPIN les a-t-il entendus, mal compris, ou même, plus probablement, imaginés ? Par exemple, le *rubidal*, qui serait le camion funèbre, badigeonné de noir, servant au transport des tré-passés (deux rubidals, roulant côte à côte, ferment la marche du cor-tège royal).

Mais ne soyons pas trop rigoristes, le récit de l'arrivée de la cara-vane, du mariage, et de la royauté de MIARKA fait une jolie fin au roman, et qui contraste heureusement avec un sinistre début.

Jean RICHEPIN devait donner à son second fils le nom de TIARKO qui, dans le roman, était le nom du père de MIARKA. Ce TIARKO composera à son tour des chansons et aussi des opérettes (son fils aîné, Jacques, codirecteur avec son épouse, la comédienne Cora LAPARCERIE, du Théâtre de la Renaissance, écrivit aussi des comé-dies et des opérettes).

Plusieurs chansons sont insérées dans le roman de *MIARKA*, et depuis lors, publiées à part, mises en musique, par Alexandre GEORGES et qui ont gardé leur charme. Telle, la chanson de l'eau qui court :

Si l'eau qui court pouvait parler,

Elle dirait de belles histoires,

Elle raconterait toute la terre,

Elle raconterait tout le ciel.

... Mais les yeux des bons Romani

Sont aussi clairs que l'eau qui court,

Et comme elle, à travers les choses,

Ils passent sans se reposer.

Et chaque brin d'herbe leur conte

Sa naissance mystérieuse,

Et chaque étoile, en s'y mirant,

Leur dit toutes aventures.

... Aussi en savent-ils, en savent-ils ?

Cela depuis que le monde est monde.

Les yeux clairs des bons Romani,

C'est l'eau qui court et peut parler.

Ou bien cette chanson que fredonne la Vougne :

La route est faite pour aller

Puisqu'elle est plate.

La route est faite pour rouler

Puisqu'elle est ronde.

... Cours, marche ! Le nuage ne s'arrête

Que pour pleuvoir.

Et le Romani ne se fixe

Que pour mourir.

Ou encore la chanson des nuages qui se termine ainsi :

... Nuages, nuages, que vous êtes bons !

Nuages, nuages, que vous m'aimez !

Vous avez vu que je pleurais.

Et vous pleurez aussi, car il pleut.

Nuages, nuages, que vous êtes loin !

Nuages, nuages, que vous allez vite !

Mais je vous suivrai quand même

Et mes rêves dormiront sur vous.

Cela ne fait-il pas penser à l'air fameux de « Nuages » que le grand musicien manouche Django REINHARDT, jouait naguère sur sa guitare ?

Le souvenir de *MIARKA* devait être évoqué dans une séance mémorable à l'Académie française, en 1909. Il a déjà été fait une allusion à cette séance, en spécifiant que Maurice BARRÈS, recevant RICHEPIN, lui avait montré que l'ascendance touranienne, dont celui-ci se targuait, était purement imaginaire. Revenons-y car c'est déjà une chose extraordinaire de voir le chantre des *Gueux* et le poète des *Blasphèmes*, jadis condamné en correctionnelle, qui affichait le mépris des lois et se vantait de son esprit mécréant, cet écrivain français qui prétendait n'être ni latin, ni gaulois, faire une entrée très digne au Palais Mazarin, en habit brodé de vert, et l'épée au côté, au roulement des tambours.

Dans son discours de remerciement, le nouvel académicien ne mentionne pas ses expériences dans les milieux nomades. Seule allusion en s'adressant à la Compagnie qui vient de l'admettre : « l'humble mérite qui m'a valu votre faveur et qui vous aura permis de ne point trop prendre garde à la rudesse souvent débraillée de cette muse, et surtout à la témérité inattendue de sa démarche, le jour où soudain elle osa venir frapper à votre porte, après avoir si longtemps et si cavalièrement battu l'estrade par des chemins étranges et quelquefois mal famés ».

Le thème bohémien, c'est Barrès qui l'exploite longuement dans sa réponse, — et non, parfois, sans quelque malice.

Le discours débute ainsi :

« Il y a une trentaine d'années, quand je sortais du collège, si quelque Bohémienne, si *MIARKA*, la fille à l'ourse, sur la foire de Nancy, m'avait prédit qu'un jour, dans une circonstance exceptionnelle et dans une compagnie singulière, je vous entendrais émettre

vos théories sur la littérature, j'aurais été bien intrigué. Contempler le fameux RICHEPIN dans une compagnie singulière ! ... Je n'aurais jamais deviné qu'il s'agissait de l'Académie française ».

Et BARRÈS de faire le portrait du récipiendaire. En voici quelques traits : « Je vous vois à votre sortie de l'Ecole normale. Vous voulez respirer, oublier le monde des livres... La Bohême, cette gent confuse qui vit en dehors des conventions et même des lois, et dont les mœurs offrent des aspects bizarres, vous semble une matière à souhait pour votre génie... De là ce symbole où vous revenez toujours, du chemineau et du nomade...

« Le thème bohémien vous a tellement plu que vous avez voulu le vivre... Le jour où des magistrats ont cru opportun de vous condamner à quelques jours de prison, je suis sûr que vous avez pensé à vos chers Romanichels pour qui l'aventure est commune, et que vous, le grand artiste, vous étiez flatté d'être comme ces nomades la victime des préjugés des races sédentaires ».

BARRÈS, grand admirateur de son compatriote lorrain, le graveur Jacques CALLOT, rappelle « cette suite fameuse des Bohémiens qu'il a gravée avec une si charmante pureté de dessin et une si plaisante vivacité d'esprit ». BARRÈS croyait (et l'on a longtemps cru avant lui et depuis lors) que CALLOT, à l'âge de douze ans, s'était enfui de sa famille et de Nancy, pour l'Italie, et qu'il s'était joint à une troupe de Bohémiens. M. Pierre MAROT, directeur de l'Ecole des Chartes et conservateur du Musée lorrain, a établi que c'était une erreur. Peu importe, en l'occasion si nous avons l'évocation pittoresque de ces voyageurs :

« Les voici cheminant à la queue-leu-leu, dans un burlesque équipage de guerre, une trentaine d'individus, hommes, femmes, enfants, plus sept chevaux, un ânon et une charrette. Une princesse en guenilles, parée d'un collier de baies rouges et de monnaies turques, les cheveux sur le dos et l'air mélancolique, chevauche comme leur reine.

« ... C'est ainsi que le jeune CALLOT, sur les chariots de la fantaisie, s'en va vers le soleil de l'Italie. Il couche sur la terre dure, à la belle étoile, mais c'est l'étoile de son génie... Il marche à la conquête du monde avec ces pèlerins équivoques, au côté de la jeune sorcière égyptienne, d'un pas alerte, d'une âme allègre, comme un jeune Tobie près de l'Ange, et n'y gâte pas son cœur. Ils feront mieux, ces vagabonds, que de mener le fugitif en Italie, ils l'orientent vers la gloire. Ils ne les oubliera plus... ».

A cette occasion, BARRÈS, plus enclin, d'habitude, à célébrer les vertus d'un vieux terroir français, a prouvé qu'il savait comprendre aussi l'attrait de la vie nomade et l'enracinement, non en un terroir, mais dans les traditions d'un clan :

« L'indépendance, une volonté farouche de nous fuir, voilà, dit-on, le secret des hommes et des femmes de cette race et de leurs frères en esprit. En vain, toutes nos forces cherchent-elles à les séduire, à les opprimer, à dételer leur caravane. Jamais ils n'échangeront contre toute nos sécurités leur misérable vie incertaine ».

BARRÈS s'est laissé envoûter aussi par la musique de leurs frères, «demeurés là-bas dans la plaine du Danube». Il tente d'en expliquer l'étrange pouvoir qu'il subit, tout en le craignant un peu :

«C'est le chant de l'ivresse, la révolte de l'âme contre toute retenue. C'est le bouillonnement des désirs d'une race à qui rien n'importe que de garder une liberté de cheval sauvage. Les musiciens tsiganes célèbrent la danse, la femme, l'orgie et la guerre, en y mêlant de longs traits de douleur. Cette musique de désespoir, quand elle jette dans les airs toute la folie d'une âme remuée, elle convoque tous ceux qui veulent s'évader de la vie sociale et d'eux-mêmes. Autour de ces mélodies déchirantes et de ce brasier d'où jaillissent des étincelles dans la nuit, qui de nous, un soir, n'est allé chercher un alibi ? Ces traits directs comme des sanglots, ces arabesques, ces phrases qui s'élancent avec une force divine nous emportaient dans la société des figures idéales du monde romanesque. Mais l'âme se détruit dans de telles magies... Nous avons tous au fond de nos coeurs l'instinct secret d'une malédiction qui pèse sur ces vagabonds. Ils nous font peur autant qu'ils nous attirent. Ce sont les frères du Juif errant ».

Mais BARRÈS sait bien, — comme aussi RICHEPIN — que qui n'est pas né dans un milieu de nomades finira par éprouver le besoin de se fixer. Il déclare au récipiendaire :

«Et vous-même, Monsieur, avec l'âge, comme c'est la coutume, vous avez laissé derrière vous le point de vue de votre jeunesse. La première fougue passée, vous avez commencé de comprendre l'incurable monotonie d'une perpétuelle invitation au voyage... Vous avez très bien saisi le moment de sauter hors de la roulotte. Un beau jour, au hasard des routes elle repassait par le village où elle vous avait enlevé, et votre coeur vous a dit : «C'est ici que je bâtirai ma maison, que j'accrocherai à des murs solides les tapis d'Orient, les brillantes pacotilles, le butin de ma vie errante. C'est ici que je mettrai fin à l'éternelle banalité de cette tente roulée et déroulée chaque jour, c'est ici que je trouverai de la pierre ».

BARRÈS fait alors l'éloge du prédécesseur de RICHEPIN à l'Académie, combien différent de lui, le romancier délicat André THEURIET. Et de reprendre :

«Ah ! Que nous voilà loin, Monsieur, de la chanson tsigane ! ... La bonne fortune qui me permet de vous faire le compliment de bienvenue, m'a amené tout naturellement à célébrer tour à tour en un même jour le charme de la fantaisie, et la paisible beauté de la littérature provinciale ».

Deux aspects, deux tendances qui peuvent coexister, ou qui alternent dans la littérature comme dans la vie réelle. La sécurité du logis bien clos, et la volupté tonique de l'errance.

Ce fut la première fois, assurément, que les problèmes nomades furent évoqués à l'Académie française, et cela grâce à BARRÈS. Ce ne fut pas la dernière. Successeur de RICHEPIN à l'Académie française, Émile MÂLE, dans son discours de réception, ne pouvait pas

non plus les oublier. De même, en lui répondant, Edouard ESTAUNIÉ, le romancier de *L'Appel de la route* et de *L'Infirmes aux mains de lumière*. Emile MALE, spécialiste incontesté de l'iconographie chrétienne depuis le haut moyen âge jusqu'à l'art baroque, ne méconnaissait pas la difficulté de sa tâche : « J'avoue que j'ai été un peu inquiet, moi, habitué au grave latin des écrivains des XII^e et XIII^e siècles, d'avoir à célébrer devant vous Jean RICHEPIN, l'homme le plus différent qui se puisse imaginer de ceux qui furent longtemps les compagnons de mon esprit. Je sais que l'Académie se plaît à ces contrastes ». Mais il ajoutait : « Je n'avais pas oublié, non plus, que Jean RICHEPIN avait été pour les jeunes gens de ma génération une sorte de héros légendaire... L'auteur nous semblait plus extraordinaire encore que son oeuvre ».

Quant à ESTAUNIÉ, il s'attacha à montrer comment RICHEPIN, rompant avec la tradition d'une littérature parnassienne, presque inhumaine, invitait ses contemporains « à accompagner le vieux mendiant qui a faim et soif, le vagabond qui marche en chantant sous la pluie, le rôdeur nocturne, le dormeur des terrains vagues, ... les pauvres voyageurs des grands chemins, et surtout ces Bohémiens dont il disait descendre ».

Dans son discours aux funérailles de RICHEPIN, ESTAUNIÉ avait eu à coeur de rappeler, une fois « la lyre déposée », ce qu'avait été souvent l'action de « ce grand héritier de Villon » aux dernières années de sa vie : « Précisément parce qu'il avait chanté les gueux, les chemineaux, tous les errants que la vie maltraite, Jean RICHEPIN ne savait point refuser son concours ».

Encore, à une époque plus proche de nous, dans la même enceinte prestigieuse, voici un autre témoignage.

En 1955, Jean COCTEAU, portant l'épée dont la lame avait été forgée pour lui par les Gitans de Tolède, faisait une allusion dans son discours de réception à ces ensorceleurs, dont il s'était fait des amis : « C'est bien le désir d'un fantôme de participer au règne des vivants qui m'a poussé vers vous, un peu l'envie d'un « debout » pour une place assise et la soif d'un Romanichel des roulottes pour un point fixe ».

Ce fut ainsi qu'à trois reprises, « dans une circonstance exceptionnelle et dans une compagnie singulière », pour reprendre les termes de BARRÈS, les Bohémiens, chers à RICHEPIN, chers à plus d'un poète, ont été cités et honorés dans la solennité de réceptions académiques sous la Coupole.

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

- BARRÈS (Maurice): Séance de l'Académie française du 18 février 1909. Réponse de M. Barrès... au discours de réception de M. Jean Richepin. — Paris, 1909.
- CREVEAUX (Eugène): Enquête sur le pays. Le type thiérachien. — Dans *La Science sociale*, 24^e année, 54^e fascicule (Paris, 1909), pp. 1 à 72.
- ESTAUNIÉ (Edouard): Funérailles de M. Jean Richepin. Discours — Paris, 1927.
- GARRETT (L.E.): Jean Richepin. — Dans *Journal of the Gypsy Love Society*, 3^e série, vol. XXXVIII (1958), pp. 64 à 66.
- MALE (Emile) et ESTAUNIÉ (Edouard): Institut de France. Académie française. Discours prononcé... pour la réception de M. Emile Mâle. — Paris, 1929.
- RICHEPIN (Jean): La Chanson des gueux. — Paris, 1876.
- RICHEPIN (Jean): La Chanson des gueux. Edition définitive augmentée d'un grand nombre de poèmes... et d'un glossaire argotique. — Paris, 1881.
- RICHEPIN (Jean): Miarka, la fille à l'ourse. — Paris, 1883.
- RICHEPIN (Jean): Les Blasphèmes. — Paris, 1884.
- RICHEPIN (Jean): Romanichels. — Dans *Figaro illustré*, avril 1890, pp. 5 à 7.
- RICHEPIN (Jean): Truandailles. — Paris, 1891.
- RICHEPIN (Jean): Le Chemineau. Drame en 5 actes. — Paris, 1897.
- RICHEPIN (Jean): Les Truands. Drame en 5 actes, en vers. — Paris, 1899.
- RICHEPIN (Jean): Miarka. Drame lyrique en 4 actes et 5 tableaux. Musique d'Alexandre Georges. — Paris, 1904.
- RICHEPIN (Jean): Discours de réception à l'Académie française le 18 février 1909. — Paris, 1909.
- RICHEPIN (Jean): Interludes. — Paris, 1923.
- SUTTON (Howard): The Life and Works of Jean Richepin. — Genève et Paris, 1961.
- VAUX DE FOLETIER (François de): Ceux qui sont partis. Jean Cocteau. — Dans *Etudes tsiganes*, 1963, n° 4, pp. 17-18.
- VAUX DE FOLETIER (François de): Un Tsigane en habit vert. — Dans *Nouvelles littéraires* 30 janvier 1969.
- VAUX DE FOLETIER (François de): à propos d'un centenaire. Maurice Barrès et les Tsiganes. — Dans *Etudes tsiganes*, 1974, n° 1, pp. 19-20.
- VAUX DE FOLETIER (François de): Les Bohémiens en France au 19^e siècle. — Paris, 1981, (pp. 216 à 220).
- Archives du Service Historique de l'Armée: — Dossier du médecin-major Jules-Auguste Richepin.
- Archives de l'Aisne: — E. suppl. 958 (Berrieux). — E. suppl. 1006 (Corbery). — E. suppl. 1622 (Hirson). — E. suppl. 1677 (Mondrepuis). — E. suppl. 1685 à 1688 (Ohis). — E. suppl. 1731 (Wimy).